

## Études littéraires africaines

*Research in African Literatures*, (Bloomington : Indiana University Press), vol. 51, n°1 (*African Audiences : Making Meaning across Media*, dir. Ruth Bush & Claire Ducournau), printemps 2020, xv-188 p. – ISSN 1527-2044



Edoardo Cagnan

Number 51, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079634ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079634ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Cagnan, E. (2021). Review of [*Research in African Literatures*, (Bloomington : Indiana University Press), vol. 51, n°1 (*African Audiences : Making Meaning across Media*, dir. Ruth Bush & Claire Ducournau), printemps 2020, xv-188 p. – ISSN 1527-2044]. *Études littéraires africaines*, (51), 296–298. <https://doi.org/10.7202/1079634ar>

La troisième section, enfin, s'attarde sur la « circulation des textes » (p. 129), que ce soit par la mise en scène ou la traduction. Elle est constituée de deux entretiens conduits par D. Ranaivoson : le premier avec le metteur en scène Cerveau Kotoson et des acteurs de sa troupe, le deuxième avec deux traducteurs américains qui ont chacun traduit un texte court de Jaomanoro. Se pose donc, indirectement, la question de la survie à la fois d'une œuvre et d'un écrivain, aussi bien dans un contexte local, dynamique à souhait, que dans des sphères internationales plus éthérées. Les deux traductions mentionnées ont paru dans un numéro de 2015 de la revue en ligne *Words without borders*, précédés d'une introduction qui déplore qu'aucun roman malgache n'avait encore été traduit en anglais (lacune qui a été comblée depuis lors, puisque des romans de Raharimanana et Johary Ravaloson ont paru dans la langue de Shakespeare).

Cet ouvrage, qu'il faudrait donc lire conjointement avec les œuvres complètes, se situe dans le même élan de (re-)connaissance ; grâce à des études variées, il révèle la richesse de l'œuvre de D. Jaomanoro, « aboutie » (p. 28) selon C. Parfait, « inachevée ? » (p. 39 ; on note le point d'interrogation) d'après Raharimanana, et constitue une invitation à l'explorer et à la sonder à notre tour.

Bernard DE MEYER

***Research in African Literatures*, (Bloomington : Indiana University Press), vol. 51, n°1 (*African Audiences : Making Meaning across Media*, dir. Ruth Bush & Claire Ducournau), printemps 2020, xv-188 p. – ISSN 1527-2044.**

Les précédents travaux de Ruth Bush et de Claire Ducournau considéraient déjà la littérature autrement que comme une simple production textuelle, en se penchant sur les conditions pragmatiques, économiques et institutionnelles de la création. Dans le sillage des études de Karin Barber sur les arts populaires en Afrique (1987), ce numéro de *Research in African Literatures* nous invite à redéfinir les contours de la littérarité et de la production culturelle. C'est ce que les neuf articles se proposent de faire en élargissant le corpus d'étude aux médias en général, mais surtout en partageant un même parti pris théorique : « la réception et la circulation jouent un rôle fondamental dans la production elle-même, et c'est pour cette raison que ce numéro prend la réception comme point de départ » (p. IX ; nous traduisons).

La première partie du numéro aborde des objets culturels que le recul de plusieurs décennies et la disponibilité des archives permettent désormais d'appréhender. Stephanie Newell analyse les stratégies de *marketing* du groupe britannique UAC dans ses propres journaux : finalement incapable de se défaire des préjugés raciaux, le groupe avait néanmoins essayé

d'identifier les contenus et les formats susceptibles d'intéresser le plus un public africain en sondant les avis de ses employés. L'article de Tobias Warner et celui de R. Bush et Cl. Ducournau portent sur des magazines francophones et montrent, avec des approches complémentaires, la participation des lecteurs au processus de construction des contenus éditoriaux. T. Warner étudie le dispositif intersémiotique du magazine sénégalais *Bingo* à travers la notion d'« hospitalité », à savoir la manière dont « la page imprimée peut s'ouvrir à une multiplicité de publics et d'approches » (p. 22). Cette dimension fédératrice des magazines apparaît également dans la contribution de R. Bush et Cl. Ducournau : d'après les intentions éditoriales et les lettres des lecteurs, il s'avère que *Bingo*, *La Vie africaine* et *Awa* ont réussi à susciter un débat culturel socialement inclusif, à vocation panafricaine. L'article de Louis Ndong porte sur un objet ouvertement esthétique, l'œuvre de Sembène Ousmane : s'ils résistent à une véritable co-construction du sens avec le destinataire, ses romans et ses films mettent en scène les problèmes de la communication écrite et interrogent le rapport « entre l'écrivain francophone et son public africain » (p. 107).

La seconde partie du numéro s'intéresse à la production actuelle : la carence des infrastructures et la démocratisation d'Internet font de l'interaction un critère de l'esthétique contemporaine, voire une condition incontournable de la création. Katelyn Knox explore la dimension interactive dans le dispositif narratif des nouveaux médias en examinant les projets financés par le Digital Lab Africa, tandis que George MacLeod retrace la narration collective et la diffusion, via les réseaux sociaux, de Célité Rwanda, un projet multimédia de la documentariste Jacqueline Kalimunda. Néanmoins, au-delà des nouvelles technologies, l'interaction s'avère un aspect fondamental de la circulation des objets culturels dans les milieux populaires. Delphine Ngehndab explique que les femmes du marché de Bamenda interprètent ensemble les soap-opéras pour combler leurs lacunes linguistiques, mais que le sentiment de sororité n'empêche pas la marginalisation de la minorité anglophone au Cameroun. La construction collective d'un message linguistiquement et culturellement ancré, qui évite les écueils de l'universalisme et de la globalisation en se présentant comme une « réponse communautaire aux injustices sociales et politiques » (p. 174), est en revanche au cœur de l'essor du théâtre populaire au Sénégal, au sujet duquel Brian Valentin-Quinn déploie un exposé historique, avant de livrer le récit de sa propre expérience empirique.

Nous signalons enfin la contribution de Tsitsi Jaji en ce qu'elle illustre la variété des approches de l'ensemble de ce numéro, susceptible d'intéresser des chercheurs d'horizons divers. T. Jaji étudie la place que *Bingo* accordait aux poèmes envoyés par ses lecteurs pendant les années 1950-1970, le sens que véhiculent les rééditions de l'œuvre poétique d'Achebe et les formes de diffusion de la poésie sur les plates-formes numériques depuis 2000 : la composition fluctuante du lectorat et la notion interstitielle de « populaire » lui permettent de dépasser l'opposition schématis-

que entre la culture orale traditionnelle et la culture écrite élitiste. Dans cette contribution, tout comme dans le reste du numéro, l'hétérogénéité des supports, des époques et des aires géographiques et linguistiques est justifiée par un questionnement herméneutique cohérent, qui consiste à interpréter les objets culturels à l'aune d'« un principe de co-création artistique » (p. 88).

Edoardo CAGNAN

***African Literature Today*, (Rochester : Boydell & Brewer, dir. Ernest N. Emenyonu), n° 37 (50), 2019, xx-234 p. – ISBN 978-1-847-01234-0.**

Née dans l'effervescence artistique et littéraire des années 1960, la revue *African Literature Today* célèbre dans ce numéro anniversaire ses cinquante années d'existence : une longévité assez rare pour qu'on lui rende hommage. Comme le rappelle Ernest N. Emenyonu dans l'introduction, la revue a changé plusieurs fois de forme et de nom : le modeste bulletin photocopié de l'Université de Fourah Bay (Sierra Leone), créé sous le nom de *Bulletin of African Literature* par Eldred Durosimi Jones à compter de 1964, devient en 1968 *African Literature Today*, une revue alors publiée deux fois par an par la célèbre maison britannique Heinemann. Elle est désormais portée par James Currey, Alan Hill et Keith Sambrook et éditée par Eldred Jones. En 1971, elle prend la forme hybride qui est la sienne aujourd'hui, à mi-chemin entre le livre et la revue, en publiant un numéro thématique annuel. En 1984, enfin, elle quitte Heinemann avec James Currey, qui fonde alors sa propre maison. Revue internationale, distribuée en Afrique, en Europe et aux États-Unis, *African Literature Today* est éditée par Ernest N. Emenyonu depuis 2000.

Comme les numéros anniversaires qui l'ont précédée (*ALT* n°10 : *Retrospect and Prospects*, 1979 ; *ALT* n°30 : *Reflections and Retrospectives*, 2012), cette livraison se veut à la fois rétrospective et tournée vers l'avenir, proposant une variété d'articles consacrés à des auteurs africains, des années 1960 à nos jours. Plusieurs contributions reviennent sur les débuts de la revue : dans son hommage à Keith Sambrook, décédé en 2019, James Currey présente ainsi les objectifs affichés par la revue dès sa naissance : développer une critique de la littérature africaine, visant tout à la fois à faire connaître les œuvres à un public plus large et à élaborer des critères et des « standards » littéraires (p. XIX). L'introduction d'Ernest N. Emenyonu rend hommage à ces « pionniers » de la littérature africaine et à la revue elle-même, décrite comme un espace où la critique littéraire africaine a pu prendre son essor. Ce regard rétrospectif se retrouve dans l'entretien de Pede Hollist avec Eldred Durosimi Jones, qui revient sur les échanges panafricains favorisés par les conférences d'artistes et d'écrivains de Dakar, Nairobi et Freetown, et retrace l'histoire de ses trente années à la tête de la revue.